



# REVUE DES ETUDES ANCIENNES

1  
2  
5

TOME 125  
2023 – N°2

## LE BOIS DANS LA *BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE* DE DIODORE DE SICILE : VOCABULAIRE ET MISE EN ŒUVRE

Cécile DURVYE\*

*Résumé.* – Diodore utilise pour parler du bois un lexique très peu spécialisé. Cet article passe en revue les termes qu'il emploie pour préciser par leur contexte leur dénotation et leur connotation. Le plus fréquent, δένδρον, désigne généralement un arbre cultivé, alors que ὕλη et δρυμοί se rapportent à la forêt sauvage. Ὑλη peut aussi s'appliquer au bois comme matériau de construction ; ξύλον note un bois non travaillé mais destiné à un usage. Seuls les termes δοκός et σανίς s'appliquent à un bois mis en forme, pièce longiligne ou planche. Le vocabulaire du travail du bois n'est présent que dans le domaine de l'abattage, représenté par la famille de πρίω. L'étude se conclut par la lecture de deux passages particulièrement riches en termes désignant le bois : la description de la capitale d'Aripharnès et celle de l'hélepole de Démétrios (XX 23 et 91).

*Abstract.* – Diodorus uses a non-specialized lexicon to talk about wood. This paper reviews the terms he uses in order to clarify their meaning and connotation through their context. The most frequent one, δένδρον, generally refers to a cultivated tree, while ὕλη and δρυμοί refer to the wild forest. Ὑλη also apply to wood as a construction material; ξύλον indicates unworked wood but intended for use. Only the terms δοκός and σανίς refer to wood carved into a long or plank shape. Woodworking vocabulary is only present in the felling sector, represented by the πρίω family. The study concludes with two passages particularly rich in terms relating to wood: the description of Aripharnes' capital and Demetrios' helepolis (XX 23 and 91).

*Mots-clés.* – Diodore de Sicile, arbre, bois, forêt, construction, poutre, planche, abattage, hélepole.

*Keywords.* – Diodorus Siculus, tree, wood, forest, woodwork, beam, plank, felling, helepolis.

---

\* Aix-Marseille Université, TDMAM ; cecile.durvy@univ-amu.fr

Ἐξέσται γὰρ ἐκ ταύτης ἕκαστον πρὸς τὴν ἰδίαν ὑπόστασιν  
 ἐτοίμως λαμβάνειν τὸ χρήσιμον, ὥσπερ ἐκ μεγάλης ἀρυόμενον πηγῆς.  
 « Chacun y pourra puiser immédiatement, comme à une source abondante,  
 ce qui importe à son propos particulier. »<sup>1</sup>  
 Diodore, *Bibliothèque historique*, I, 3, 8

La *Bibliothèque historique* est un texte représentatif de ce que nous avons conservé de la littérature grecque de la fin de l'époque hellénistique par plusieurs aspects.

Le premier est sa langue « commune », *koinè*, langue d'échange assez peu littéraire qu'emploient aussi, avec des variantes, Polybe et Strabon. La philologie allemande de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'a vu en Diodore qu'un compilateur servile ayant recopié et combiné maladroitement les diverses sources qu'il avait à sa disposition : de fait, Diodore travaillait à partir de sources antérieures, dont il cite lui-même volontiers les auteurs<sup>2</sup>. Mais dès 1955, une étude minutieuse de Jonas Palm a démontré que la langue de la *Bibliothèque* était homogène dans toutes ses parties et que les sources sur lesquelles Diodore s'appuyait avaient donc été entièrement remaniées<sup>3</sup>. Sauf exception, la langue de la *Bibliothèque* est par conséquent bien celle de Diodore, non celle de ses sources, et le vocabulaire qu'il emploie est celui de son temps. La *Bibliothèque* est une œuvre œcuménique, au sens étymologique, aussi bien par son étendue – puisqu'elle traite de toute l'*oikouménè* – que par sa langue et sa destination : elle s'adresse à l'ensemble des lecteurs méditerranéens, Romains comme Grecs, et emploie des tournures et un vocabulaire simples que tous pouvaient comprendre<sup>4</sup>.

Le deuxième aspect qui fait de la *Bibliothèque historique* une œuvre représentative de son siècle est la dimension colossale de l'ouvrage<sup>5</sup>, qui comportait 40 livres dont 15 nous ont été intégralement transmis ; si l'on se fonde sur la longueur moyenne des livres conservés, l'ensemble des 40 volumes devait représenter environ 5 000 pages de texte dans le format de la CUF. Le troisième aspect, lié au précédent, est sa finalité encyclopédique, puisque l'ouvrage rapporte l'histoire de toutes les parties du monde depuis sa création jusqu'au présent de l'écriture, c'est-à-dire jusqu'à la conquête de la Gaule par César<sup>6</sup>. Le quatrième, enfin, est le caractère mixte de son genre, qui mêle à l'histoire politique et militaire de la géographie, de l'ethnographie, de la mythographie, de la géologie, de la botanique, de la zoologie et bien

---

1. Trad. Fr. BIZIÈRE, *Diodore de Sicile, Livre I*, CUF, 1993. Les textes cités sont ceux de la CUF, sauf pour les livres IV et XIII (Teubner). La numérotation des fragments est celle de l'édition Teubner. À l'exception de la citation donnée en exergue, les traductions sont originales.

2. La liste en a été établie par M. RATHMANN, *Diodor und seine « Bibliothek »*, Berlin-Boston 2016, p. 363-371.

3. J. PALM, *Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien. Ein Beitrag zur Beleuchtung der hellenistischen Prosa*, Lund 1955.

4. L'emploi de la *koinè* pour la traduction de la Septante réalisée au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. n'avait pas d'autre but.

5. Voir A. COHEN-SKALLI éd., *Historiens et érudits à leur écriture. Les œuvres monumentales à Rome entre République et Principat*, Bordeaux 2019.

6. Diodore I 4, 7.

davantage, l'ensemble visant à la fois à instruire ses lecteurs et à leur inculquer un système de valeurs morales<sup>7</sup>. La *Bibliothèque* (il se peut que l'adjectif « historique » ait été ajouté ultérieurement au titre<sup>8</sup>) est donc une sorte de compte rendu exhaustif du monde.

Dans cet ensemble, la place modeste que tient le bois est symptomatique à la fois des centres d'intérêt de Diodore et de ceux de son époque. L'étude du lexique du bois dans ce texte présente un double enjeu linguistique et culturel : il reflète d'une part l'usage fait au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. d'un vocabulaire courant, non spécialisé, destiné à être largement compris ; il transmet d'autre part une image des usages et des connotations du bois dans la culture générale de cette période.

Conformément à l'objectif œcuménique de la *Bibliothèque*, Diodore recourt rarement à un vocabulaire spécialisé<sup>9</sup>. Il utilise pour le bois des termes très simples ; leur emploi est examiné ici du plus générique au plus spécifique, démarche qui correspond à peu près à l'ordre de fréquence des termes ; suit une brève étude de la façon dont ce vocabulaire est mis en œuvre dans la présentation de deux ouvrages architecturaux dont Diodore offre une description détaillée.

## I. – LE LEXIQUE DIODORÉEN DU BOIS

On ne peut discerner la dénotation et la connotation des termes qu'emploie Diodore qu'en analysant le contexte de leur emploi. Seront ici abordés successivement l'arbre sur pied et la forêt (δένδρον, ὕλη, δρυμοί), le bois comme matériau (ὕλη ou ξύλον), le bois mis en forme (δοκός, σανίς) et enfin quelques termes auxquels Diodore recourt pour évoquer la technique du travail du bois.

### 1. – L'ARBRE ET LA FORÊT : δένδρον, ὕλη ET δρυμοί

*L'arbre* : δένδρον

Avec 91 occurrences<sup>10</sup> du terme et de ses dérivés, δένδρον est le vocable le plus fréquemment employé par Diodore pour parler du bois. Il s'agit généralement d'arbres cultivés pour leurs fruits, par opposition à une végétation sauvage. Cette opposition apparaît nettement

7. I 3, 5-8.

8. A. COHEN-SKALLI « 'Apud Graecos desiit nugari Diodorus' : le sens du titre *Bibliothèque Historique* », *Mediterraneo Antico* 18, 2015, p. 177-190.

9. La même remarque est faite pour d'autres champs lexicaux par M. CASEVITZ, « Le vocabulaire politique de Diodore de Sicile : πολιτεία, πολίτευμα et leur famille », *Ktèma* 15, 1990, p. 27-33 ; C. BEARZOT, « Terminology on political collaboration and opposition in Diodorus 11-20 » dans L. HAU, A. MEEUS, BR. SHERIDAN éds., *Diodoros of Sicily. Historiographical Theory and Practice in the Bibliothek*, Louvain 2017, p. 329- 344 ; P. GIOVANNELLI-JOUANNA, « Ἀμαρτία. Étude lexicale et thématique de la notion de faute dans la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile », *Ktèma* 36, 2011, p. 121-143 ; C. DURVYE, « Les monuments chez Diodore de Sicile : aspects et fonctions de l'architecture dans une histoire universelle » dans R. ROBERT dir., *Dire l'architecture dans l'Antiquité*, Paris Aix-en-Provence 2016, p. 131-152.

10. Tous les nombres d'occurrences avancés dans cette étude le sont à partir de recherches effectuées dans le TLG sur l'ensemble du corpus diodoréen, livres entiers et fragments.

dans un passage qui, parlant de l'olivier, rapporte que cet arbre existait dès avant la naissance d'Athéna, mais que c'est la déesse qui apprit aux hommes à le cultiver : ὑπάρξει μὲν τὸ γένος τοῦτο τῶν δένδρων μετὰ τῆς ἄλλης ἀγρίας ὕλης, « ce genre d'arbre (δένδρον) » – c'est-à-dire l'olivier qui sera par la suite cultivé – « existait à côté de l'autre espèce d'arbre (ὕλη), la sauvage »<sup>11</sup>. Ὑλη désigne ici une espèce sauvage par opposition à un arbre de culture.

Lorsqu'il est en couple avec ὕλη, δένδρον peut aussi désigner un arbre dans une forêt. Cette relation est claire lorsqu'un arbre (δένδρον) frappé par la foudre met le feu à la forêt (ὕλη) environnante : γενομένου γὰρ ἐν τοῖς ὄρεσι κεραυνοβόλου δένδρου καὶ τῆς πλησίον ὕλης καομένης, « comme dans les montagnes un arbre avait été frappé par la foudre et que la forêt proche brûlait... »<sup>12</sup>. Ces arbres de la forêt, accueillants, servent aux peuplades primitives de gîte<sup>13</sup> et de refuge contre les bêtes sauvages<sup>14</sup>. Les Éléphantomaques, une tribu d'Arabie qui occupe des régions couvertes de forêts, les utilisent pour la chasse aux éléphants, guettant ces animaux du haut des arbres (ἀπὸ τῶν ὑψηλοτάτων δένδρων) ou sciant les arbres contre lesquels les éléphants s'appuient pour dormir, de sorte que l'animal tombe et ne peut se relever<sup>15</sup> : le terme δένδρον revient à neuf reprises dans ce passage. Il individualise assurément un arbre dans une forêt ; mais il semble aussi, souvent, désigner un élément utilisable par les hommes par rapport à un ensemble, ὕλη, plus difficile à maîtriser.

Ces δένδρα apparaissent dans trois contextes. Le plus fréquent est le contexte alimentaire, où l'arbre est généralement mentionné pour les fruits qu'il porte (καρπός, κάρπιμος, καρποφόρος)<sup>16</sup>. Le summum de la fonction nourricière de l'arbre est atteint par la tribu des Hylophages qui, comme leur nom l'indique, ne se nourrissent pas seulement des fruits des arbres, mais même de leurs rameaux<sup>17</sup>.

Les δένδρα ne sont toutefois pas cultivés uniquement pour leurs fruits : ce sont aussi des arbres d'agrément. Cette fonction est surtout représentée dans les premiers livres de la *Bibliothèque*, qui décrivent l'Orient ancien et ses jardins. Le δένδρον y apparaît dans des

11. V 73, 7. Les deux espèces sont évoquées ensemble à Cyrène (III 50, 1) : ἐλαίαν ἔχει καὶ τὴν ἀγρίαν ὕλην.

12. I 13, 3.

13. III 42, 4 : τὰς κοίτας ἐπὶ τῶν δένδρων ἔχουσι, litt. « ils font leur couche sur les arbres ».

14. V 43, 2 ; cette fonction de protection contre les bêtes sauvages se retrouve dans le récit de l'expédition d'Alexandre en Asie (XVII 90, 7).

15. III, 25-27, en particulier III 27, 2-3. La description de cette curieuse pratique, empruntée à Agatharchide, se retrouve chez Strabon qui décrit les Éléphantomaques dans des termes voisins (XVI, 4, 10). Elle apparaît aussi chez César qui prête le même procédé aux chasseurs des 'élans' (*quae appellantur alces*) de la grande forêt Hercynienne (*Guerre des Gaules*, VI, 27), imité au III<sup>e</sup> s. par Solin (*Polyhistor*, XXI, à propos de l'île de Gangavie en Germanie).

16. Au moins 19 phrases réunissent les racines δενδρ- et καρπ- : voir par ex. III 24, 1 ; 53, 5 ; 68, 3 et 5 ; 69, 2 ; etc. En une seule occurrence, les fruits des arbres sont désignés par un composé de ξύλος : certains mythologues proposent d'attribuer à Dionysos la culture τῶν ξυλίνων καλουμένων καρπῶν, « des fruits que l'on appelle 'de bois' » (pour les distinguer des céréales).

17. III 24, 2-3.

contextes émaillés de termes évoquant la beauté ou le plaisir : χάρις, τέρπειν, ἀπόλαυσις. Dans les jardins suspendus de Sémiramis, « une couche de terre nivelée était couverte d'arbres de toute sorte susceptibles, par leur taille et leurs autres grâces, de réjouir l'âme de ceux qui les regardaient »<sup>18</sup>. L'oasis de Siwah est « ombragée par de nombreux grands arbres »<sup>19</sup>. La plaine sacrée mythique qui entoure le sanctuaire de Panchéa « est ombragée par des arbres de toute sorte, non seulement fruitiers, mais aussi tous ceux qui peuvent ravir la vue : elle regorge de cyprès d'une taille extraordinaire, de platanes, de laurier et de myrte, le lieu étant baigné par des eaux courantes »<sup>20</sup>. Sur l'île de Nysa, la nature produit d'elle-même « des arbres admirables, les uns fruitiers, les autres toujours verts, pour le seul ravissement du regard »<sup>21</sup>. En Arabie heureuse poussent des arbres à l'odeur délicieuse : « de grands arbres à encens et à myrrhe, ainsi que des palmiers, des roseaux, des canneliers et tous ceux qui ont de pareils parfums »<sup>22</sup> ; l'odeur porte jusqu'à la mer où les navigateurs sous le charme « croient jouir de la légendaire ambrosie »<sup>23</sup>. Cette notion de jardin d'agrément, de grands arbres ombreux, divers et odorants parmi les cours d'eau, est clairement liée à un contexte oriental : c'est l'image de l'oasis, du παράδεισος où les grands de Perse rassemblaient une multitude d'espèces végétales et animales<sup>24</sup>. Dans la *Bibliothèque*, l'imaginaire du δένδρον est essentiellement exotique : sur 72 occurrences du terme (hors composés), 51 apparaissent dans les livres mythiques (I à V) et 12 dans le livre XVII, qui, rapportant l'épopée d'Alexandre, présente des paysages et des peuples orientaux. Dans les neuf autres livres historiques conservés (XI à XVI et XVIII à XX), le mot n'apparaît que 6 fois (et 3 dans les fragments des livres XXI à XL).

Très présent dans les livres mythiques (avec des variations régionales qui mériteraient une étude approfondie), l'arbre disparaît presque entièrement des livres historiques. Ceux-ci, consacrés en grande partie à une histoire des guerres, décrivent en revanche des opérations

18. II 10, 5 : Τὸ δ' ἔδαφος ἐξωμαλισμένον πλήρες ἦν παντοδαπῶν δένδρων τῶν δυναμένων κατὰ τε τὸ μέγεθος καὶ τὴν ἄλλην χάριν τοὺς θεωμένους ψυχαγωγῆσαι.

19. XVII 50, 1 : πολλοῖς καὶ μεγάλοις δένδροις σύσκιος.

20. V 43, 1 : Τὸ μὲν οὖν περὶ τὸ ἱερὸν πεδῖον συνηρηφές ἐστι παντοίοις δένδροισιν, οὐ μόνον καρποφόροις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς δυναμένοις τέρπειν τὴν ὄρασιν· κυπαρίττων τε γὰρ ἐξαισίων τοῖς μεγέθεσι καὶ πλατάνων καὶ δάφνης καὶ μυρσίνης καταγέμει, πλήθοντος τοῦ τόπου ναματιαίων ὑδάτων. On note que dans ce cas comme dans le précédent, bien que proches du sanctuaire, ces bois ne sont pas désignés comme ἄλσος : Diodore n'emploie presque jamais ce terme. Seules trois occurrences figurent dans les livres mythiques à propos du bois de lauriers où naquit Daphnis, consacré aux Nymphes (IV 84, 2), d'un bois situé dans la plaine d'Enna près du χάσμα d'où surgit Hadès lors de l'enlèvement de Coré (V 3, 3) et du bois de cyprès « très ancien », consacré, près duquel se trouvait la maison de Rhéa à Cnossos (V 66, 1). Dans deux de ces cas, la valeur sacrée du bois est renforcée par le participe ἀνεμείνων : le bois est littéralement « abandonné » à un dieu, ce qui semble exclure toute culture.

21. III 69, 2 : δένδρα θαυμαστά, τὰ μὲν κάρπιμα, τὰ δὲ ἀειθαλῆ, πρὸς αὐτὴν μόνον τὴν ἀπὸ τῆς θέας τέρπην ὑπὸ τῆς φύσεως δεδημιουργημένα.

22. III 46, 3 : δένδρα μεγάλα λιβανωτοῦ καὶ σμύρνης, πρὸς δὲ τούτοις φοίνικος καὶ καλάμου καὶ κινναμώμου καὶ τῶν ἄλλων τῶν τούτοις ὁμοίων ἐχόντων τὴν εὐωδίαν.

23. III 46, 5 : δοκεῖν ἀπολαύειν τῆς μυθολογουμένης ἀμβροσίας.

24. Cf. É. MORVILLEZ dir., *Paradeisos. Genèse et métamorphose de la notion de paradis dans l'Antiquité*, Paris 2014. La mode de ces jardins sauvages au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. est illustrée dans les villas romaines par les peintures de Pompéi : J. TRINQUIER, « Parcs à gibier, parcs de chasse, 'paradis' dans le monde romain », p. 179-210 de cet ouvrage.

de coupe : parmi les composés de δένδρον, c'est le verbe δενδροτομέω qui y revient le plus régulièrement (10 occurrences, auxquelles s'ajoute un usage isolé de δενδροτομέω)<sup>25</sup>. Dans ces contextes militaires, on coupe les arbres pour affamer les populations locales ou les troupes ennemies. Le composé δενδροτομέω désigne une action de destruction ; aussi est-il le plus souvent lié au verbe ἐμπυρίζω, brûler, ou à des composés de φθείρω, détruire, qui ont le même résultat<sup>26</sup>. Ce n'est qu'exceptionnellement et secondairement que cette pratique se double d'une visée constructive et que l'abattage sert à la fois à affamer l'ennemi et à construire des retranchements : lors du siège de Rhodes, Démétrios « coupa les arbres de la contrée et détruisit les fermes, et de ces matériaux fortifia son campement en l'entourant d'une triple palissade faite de grands pieux serrés, de sorte que le dommage causé à l'ennemi fût la source de sa propre sécurité »<sup>27</sup>. Un autre usage militaire des δένδρα consiste à faire avancer les soldats à couvert sous leur protection : Diodore emploie alors le composé κατάδενδρος dans les expressions διὰ τόπων καταδένδρων ou διὰ τῆς καταδένδρου<sup>28</sup>.

Δένδρον, qui peut désigner l'arbre de la forêt, renvoie donc majoritairement à un contexte de culture alimentaire<sup>29</sup>, plus rarement à un contexte d'agrément qui relève d'un imaginaire oriental. Exceptionnellement, des δένδρα peuvent être utilisés pour des constructions de fortune, mais ce n'est pas leur fonction normale : le δένδρον n'est pas un matériau mais un élément d'un paysage humanisé où l'arbre est tantôt habité ou utilisé sur pied par les hommes, tantôt cultivé pour sa production ou son agrément.

#### *La forêt : ὄλη ou δρυμοί*

Le terme ὄλη peut, comme nous l'avons vu, désigner la forêt dans son ensemble. C'est le cas pour 9 de ses 45 occurrences dans la *Bibliothèque*. Dans ces 9 cas, cette forêt est connotée comme hostile par la présence de bêtes sauvages<sup>30</sup>, la mention d'incendies<sup>31</sup> ou sa présentation

25. Le verbe δενδροτομέω apparaît une seule fois dans les livres mythiques, et sous forme négative : en hommes sages, les Indiens en guerre ne mettent pas le feu aux contrées de leurs adversaires ni n'en coupent les arbres (τάς τε χώρας τῶν ἀντιπολεμούντων οὐτ' ἐμπυρίζουσιν οὔτε δενδροτομοῦσιν : II 36, 7).

26. Ἐμπυρίζω : II 36, 7 ; XIV 90, 7. Φθείρω et composés : XII 45, 1 ; XIV 62, 5 ; XVI 41, 5 ; XVII 76, 7 ; XX 80, 3. Pour le défrichage ou l'abattage visant la récupération du bois, Diodore emploie le verbe ὑλοτομέω (cf. *infra*).

27. XX 83, 4 : Ἐδενδροτόμησε δὲ καὶ τὴν πλησίον χώραν καὶ καθεῖλε τὰς ἐπαύλεις, ἐξ ὧν ὠχύρωσε τὴν στρατοπεδείαν, περιλαβὼν τριπλῶ χάρακι καὶ σταυρώμασι πυκνοῖς καὶ μεγάλοις, ὥστε τὴν τῶν πολεμίων βλάβην γίνεσθαι τῶν ἰδίων ἀσφάλειαν. Dans un autre passage, Alexandre coupe des δένδρα pour construire un pont (XVII 42, 6).

28. Trois occurrences : XVI 31, 3 ; XVII 68, 5 et 99, 2 ; XXIII 18, 4. Dans les livres mythiques, l'adjectif n'apparaît qu'une fois (V 39, 2), de même que son synonyme σύνδενδρος (V 65, 1).

29. Un dernier composé du terme, purement agricole, est employé deux fois : la vigne grimpante cultivée sur des arbres est désignée comme ἀναδενδράς (III 68, 6 et XIX 48, 7).

30. III 25, 1.

31. I 13, 3 ; III 54, 7.

comme impénétrable<sup>32</sup>. Lorsque Augè, grosse des œuvres d'Héraclès et condamnée à mort par son père, prétexte un « besoin pressant » (ὡς ἐπί τινα χρείαν ἀναγκαίαν) pour s'isoler dans la forêt proche (εἰς τὴν πλησίον ὕλην) et y mettre au jour le futur Télèphe, le contexte forestier est clairement ressenti comme inquiétant en tant que contraire aux conditions normales d'un accouchement domestique<sup>33</sup>.

Les 9 emplois de ὕλη dans ce sens font concurrence à un nom de sens voisin, δρυμός : il y a dans la *Bibliothèque* 11 occurrences du nom et deux de l'adjectif dérivé δρυμώδης. Désignant de façon univoque la forêt, δρυμοί est toujours utilisé au pluriel, sans doute parce qu'il renvoie à une entité composée d'éléments multiples. Comme le couple ὕλη / δένδρον, le couple δρυμοί / δένδρον oppose un ensemble à ses parties individualisées : les Éléphantomaques habitent δρυμώδεις καὶ πυκνοὺς τοῖς δένδρεσι τόπους, « des lieux couverts de forêts (et) aux arbres denses »<sup>34</sup> ; dans le golfe d'Arabie se trouvent δρυμοὶ συνηρεφεῖς, καθ' οὓς ἐστὶ δένδρα μεγάλα λιβανωτοῦ καὶ σμύρνης, « des forêts ombreuses dans lesquelles il y a de grands arbres à encens et à myrrhe »<sup>35</sup>. Dans cet emploi, il ne semble pas y avoir de différence de sens entre ὕλη et δρυμοί, qui ne sont utilisés ensemble que dans une occurrence : lorsque les Gorgones, attaquées par les Amazones, se réfugient εἰς τινα δρυμώδη τόπον, « dans un lieu couvert de forêts », la reine des Amazones Myrina entreprend de ἐμπρῆσαι τὴν ὕλην, « mettre le feu à la forêt »<sup>36</sup> : δρυμός et ὕλη paraissent ici dénoter la même réalité, la variation lexicale permettant d'éviter une répétition – à moins que le deuxième terme ne spécifie un matériau inflammable.

L'opposition entre végétation sauvage et arbre de culture qui caractérise le couple ὕλη / δένδρον semble être aussi présente dans le couple δρυμοί / δένδρον. Dans une île anonyme située au-delà du détroit de Gibraltar, la montagne porte δρυμοὺς πυκνοὺς καὶ μεγάλους καὶ δένδρα παντοδαπὰ καρποφόρα, « des forêts denses et étendues et des arbres fruitiers de toutes espèces » : les deux catégories sont ici distinctes<sup>37</sup>. Sans être omniprésente, la connotation de sauvagerie des δρυμοί dérive de leur situation dans des régions montagneuses, mentionnée à plusieurs reprises par Diodore<sup>38</sup>. Elle est soulignée dans les passages où Diodore relie la forêt à une faune sauvage et dangereuse, voire monstrueuse : dans les forêts les plus odorantes d'Arabie (κατὰ γὰρ τοὺς εὐωδιστάτους δρυμοὺς) vivent en foule des serpents à la morsure

32. III 36, 6 et surtout XX 23, 1 ; 3 ; 4 et 5 (passage étudié *infra*).

33. IV 33, 9 ; le milieu n'est toutefois pas hostile puisqu'une biche y vient allaiter le nouveau-né.

34. III 26, 1 : l'expression est visiblement un hendiadyn.

35. III 46, 3.

36. III 54, 7.

37. V 19, 3. On remarque que la notion de diversité (παντοδαπός) qui caractérise ici les arbres cultivés peut aussi être appliquée aux espèces qui composent les δρυμοί : le mont Chabinos est δρυμοῖς δὲ παντοδαποῖς πεπυκνωμένον, « densément couvert de forêts de toutes espèces » (III 45, 3) ; dans l'Arabie heureuse aux multiples parfums, les « forêts ombreuses » déjà citées comportent une grande diversité d'essences (III 46, 3).

38. Sur le mont Chabinos (III 45, 3) ; en Corse (V 13, 5) ; sur l'île anonyme déjà citée (V 19, 3) ; dans les Pyrénées (V 35, 3).



incurable qui sautent sur les passants<sup>39</sup> ; les Oriques de l'Inde déposent leurs morts nus dans les forêts qui couvrent leur contrée (εις τοὺς ἐπὶ τῆς χώρας δρυμούς) pour que les bêtes sauvages les mangent<sup>40</sup> ; le mythique monstre Égide met le feu à toutes les forêts du Taurus jusqu'à l'Inde, du Liban et du mont Céraunien (δρυμοί revient à trois reprises dans ce passage)<sup>41</sup>.

Mais la connotation dominante du terme est celle de l'étendue et de la densité de ces forêts situées à la marge du monde civilisé. Elle est exprimée par l'emploi systématique du pluriel et par la récurrence de l'association à δρυμοί d'adjectifs comme μέγιστοι, πολλοί, πυκνοί, συνέχεις. Les forêts appelées Hercyniennes (τῶν Ἑρκυνίων ὀνομαζομένων δρυμῶν) sont ainsi mentionnées comme les plus grandes d'Europe (μεγίστους τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην)<sup>42</sup> ; il y a dans les Pyrénées de nombreuses forêts aux arbres denses (πολλῶν δ' ὄντων ἐν αὐτοῖς δρυμῶν καὶ πυκνῶν τοῖς δένδρεσι)<sup>43</sup> ; la Corse est densément couverte de forêts ininterrompues, πεπυκασμένη δρυμοῖς συνεχέσι<sup>44</sup> – l'adjectif πυκνός et ses dérivés étant cinq fois associés à δρυμοί<sup>45</sup>.

Ces divers exemples sont tirés des premiers livres de la *Bibliothèque*. Ils appartiennent aux descriptions que Diodore donne du golfe d'Arabie, de la côte africaine et de ses régions intérieures (8 des 13 occurrences étant tirées du seul livre III), ou encore d'une île située au-delà du détroit de Gibraltar, du continent face à l'île de Bretagne, des Pyrénées ou de la Corse (livre V : 4 occurrences). Ces deux livres, qui traitent des confins de la terre habitée, présentent la quasi-totalité des occurrences du terme. Le seul livre historique de la *Bibliothèque* qui mentionne des δρυμοί est le livre XVII, récit de l'épopée d'Alexandre qui évoque la région de l'Indus. De même que les δένδρα appartiennent à une image mythique des paradis orientaux, les δρυμοί n'apparaissent dans le récit que dans la description des marges sauvages de la civilisation.

## 2. – UN MATÉRIAU UTILISABLE : ὕλη ET ξύλον

### *Un végétal utilisable* : ὕλη

Si δρυμοί désigne spécifiquement les vastes forêts des confins, ὕλη est beaucoup plus polysémique. Ses 45 emplois se répartissent entre deux domaines : celui de la végétation non cultivée (26 occurrences, dont les 9 où le terme désigne la forêt) et celui du bois de construction (18 ou 19 occurrences). On retrouve là sous une forme plus large la polysémie du français « bois », qui note à la fois un groupe d'arbres et un matériau.

39. III 47, 2.

40. XVII 105, 2.

41. III 70, 4.

42. V 21, 1.

43. V 35, 3.

44. V 13, 5.

45. III 26, 1 ; III 45, 3 ; V 13, 5 ; V 19, 3 ; V 35, 3.

Outre la forêt, ὕλη semble renvoyer à toute espèce de végétation non cultivée, qu'elle soit ligneuse ou non. Le terme est ainsi repris par χόρτος (herbes ou fourrage)<sup>46</sup> ou mis en série avec le roseau et le jonc, curieusement rangés dans une série de plantes aromatiques<sup>47</sup> ; il est souvent accompagné de l'adjectif ἀγρίος<sup>48</sup>. Ces plantes sauvages peuvent être fleuries<sup>49</sup>. Elles ne sont consommées qu'en dernière extrémité par les Hylophages affamés ou par les habitants de Rhégion, assiégés par Denys et réduits à se nourrir des herbes qui poussent au pied de leur muraille, nourriture plus adaptée au bétail<sup>50</sup> ; elles représentent plutôt un matériau de combustion, soit spontanée en Arabie où la chaleur embrase les plantes<sup>51</sup>, soit volontaire chez les Acridophages qui mettent le feu aux broussailles pour asphyxier les nuages de sauterelles destinés à leur servir de nourriture<sup>52</sup>. En contexte militaire, le terme s'applique au petit bois que les assiégés amassent au pied des machines ou dans les navires ennemis pour les détruire par le feu<sup>53</sup>.

Le glissement du sens de « forêt » à celui de « végétation sauvage » est aisé à saisir : dans tous ces cas, il s'agit de plantes non cultivées, soit qu'elles apparaissent comme formant un ensemble hostile, soit que l'homme puisse en tirer un usage minimal, en particulier pour allumer un feu. De cet usage minimal, le terme en vient toutefois à évoquer l'usage maximal qui en est fait dans le cadre de la construction : ὕλη désigne alors le bois en tant que matériau.

Dans certains cas, le mot semble même pouvoir s'appliquer plus largement à un matériau quel qu'il soit. Talôs, inventeur de la scie, emploie l'outil pour scier τὴν ἐν τοῖς ἔργοις ξυλίνην ὕλην, « le matériau de bois utilisé dans les travaux »<sup>54</sup> ; la précision apportée par l'adjectif ξυλίνη montre que ὕλη a ici un sens générique. De même Triopas, ayant détruit un sanctuaire de Déméter à Dôtion en Thessalie, remploie l'ὕλη ainsi obtenue pour se construire un palais<sup>55</sup> : il ne s'agit pas seulement de bois, mais de matériaux de construction en général. Un fragment évoque « des *triclinia* faits d'ivoire, d'argent et des autres ὕλαι les

46. III 29, 2-5 : une fois le lit d'un torrent rempli d'ἀγρίας ὕλης, on met le feu aux herbes sèches qui s'y trouvent, πυροῦσι τὸν ἐν αὐτῇ χόρτον.

47. II 49, 2 : κάλαμον μὲν γὰρ καὶ σχοῖνον καὶ τὴν ἄλλην ὕλην τὴν ἀρωματίζουσαν πολλὴν φέρει, la région « produit en grande quantité du roseau, du jonc et autres plantes aromatiques ».

48. III 29, 2 ; III 50, 1 ; V 73, 7 (même rapprochement en III 46, 3).

49. Dans une citation de l'*Hymne homérique à Dionysos* répétée trois fois qui présente Nysa comme une « montagne fleurie de plantes sauvages », ὄρος ἀνθέων ὕλη (I 15, 7 ; III 66, 3 ; IV 2, 4).

50. III 8, 6 : τῆς ἀπαλωτάτης ὕλης τοὺς ἀκρεμόνας περικλῶντες ; XIV 111, 4 : τὴν πρὸς τοῖς τείχεσι βοτάνην repris par τὴν ὕλην ἅπασαν.

51. III 48, 5.

52. III 29, 2 (cf *supra* note 46). Voir aussi XXXIII-XXXIV 2, 7 où l'on brûle des noix et autres ὕλαι combustibles.

53. XX 48, 6 (Salamine) ; 86, 3 deux fois et 87, 2 (Rhodes). Dans les derniers cas, l'ὕλη est par trois fois qualifiée de ξηρά, « bois sec ». En XIV 51, 3 en revanche (Motyè), ὕλη désigne le bois des machines qui prend feu sous la poix et les torches.

54. IV 76, 5.

55. V 61, 2 : τὸ τέμενος τῆς Δήμητρος ἐκκόψαντα τῇ [μὲν] ὕλη καταχρησθαι πρὸς βασιλείων κατασκευήν.

plus précieuses »<sup>56</sup> : puisqu'il s'agit de lits de banquet, ces ὕλαι peuvent inclure du bois, mais semblent aussi évoquer d'autres matériaux<sup>57</sup>. Lorsqu'Imilcon détruit les maisons de Messine, il n'y laisse en place « ni tuile, ni ὕλη, ni rien d'autre », μήτε κέραμον μήθ' ὕλην μήτ' ἄλλο μηδέν<sup>58</sup> : ὕλη désigne apparemment ici tous les matériaux employés pour les constructions domestiques, c'est-à-dire probablement aussi bien la pierre que le bois.

Si l'ambiguïté du terme demeure parfois, ὕλη semble généralement renvoyer plutôt au bois. Alexandre, pour construire une flotte aux frontières de l'Inde, profite de ce que la montagne voisine porte des sapins, des cèdres, des pins et quantité τῆς ἄλλης ὕλης ναυπηγησίμου, « d'autres bois propres à la construction navale »<sup>59</sup>. Démétrios fait venir devant Salamine des ingénieurs, du fer, de l'ὕλη et d'autres fournitures<sup>60</sup> : c'est clairement le bois nécessaire aux machines que désigne ici l'ὕλη.

Ce matériau semble chez Diodore presque exclusivement destiné à la construction. Les ἔργα auxquels se prête la scie de Talôs peuvent être mobiliers, comme le sont les lits de banquet, mais ces deux cas sont isolés ; relèvent en revanche de l'architecture les maisons de Messine, le palais de Triopas aussi bien que les machines et les navires que nous allons maintenant évoquer.

De fait, c'est à la construction militaire que ce matériau est essentiellement consacré dans la *Bibliothèque*. La réalisation des machines de Démétrios devant Salamine et Rhodes réclame quantité de bois de toute sorte (ὕλης πλῆθος, ὕλης παντοίας πλῆθος)<sup>61</sup> ; mais c'est surtout vers les chantiers navals que sont acheminés des bois venus de toute l'*oikouménè*<sup>62</sup>. Dès les livres mythiques, Sémiramis fait venir de Phénicie, de Syrie, de Chypre et du reste du littoral du bois en abondance (ἄφθονον ὕλην) et des constructeurs de navires (ναυπηγούς) pour réaliser une flotte destinée à traverser l'Indus<sup>63</sup> ; son rival, le roi indien Stabrobatès, construit à son tour des bateaux faits de roseaux, « ce matériau/bois étant imputrescible »<sup>64</sup>. Dans les livres historiques, les flottes exigent des importations d'ὕλη : bois pour les navires des Corinthiens en guerre contre Corcyre<sup>65</sup>, bois venu d'Italie et de l'Etna pour la flotte de Denys de Syracuse<sup>66</sup>, bois

56. XXXVII 3, 3 : τρικλίνων τ' ἐξ ἐλέφαντος καὶ ἀργύρου καὶ τῶν ἄλλων τῶν πολυτελεστάτων ὕλων.

57. Diodore n'applique pas dans le reste de la *Bibliothèque* l'adjectif πολυτελής à du bois mais plutôt à des pierres. Au reste, la fidélité de la citation de ce fragment par les *Excerpta* est rendue douteuse par le fait que τρίκλινος est un hapax dans l'ouvrage et que ὕλη n'y est employé que deux fois au pluriel (ici et en III 48, 5 où la chaleur met le feu aux végétaux).

58. XIV 58, 3.

59. XVII 89, 4.

60. XX 48, 1.

61. XX 48, 1 et 91, 2.

62. 13 récits de construction de flottes mentionnent l'apport d'ὕλη.

63. II 16, 6-7.

64. II 17, 5 : οὐσης ἀσήπτου τῆς ὕλης.

65. XII 32, 2.

66. XIV 42, 4 et 5.

des montagnes proches de l'Indus pour celle d'Alexandre<sup>67</sup>, bois du Liban pour les chantiers d'Antigone en Phénicie<sup>68</sup>, bois envoyé aux Athéniens par Démétrios<sup>69</sup>, bois conservé dans les chantiers de Rhégion et incendié par les Carthaginois<sup>70</sup>. La qualité du bois aussi bien que sa destination sont souvent précisés par l'adjectif ναυπηγήσιμος, « propre à la construction navale », par les expressions ἡ πρὸς ναυπηγίαν ὕλη et ἡ ὕλη εἰς ναυπηγίαν, ou encore par la mention conjointe du recrutement d'ingénieur navals (ναυπηγοί)<sup>71</sup>.

C'est à cet usage de ὕλη pour désigner un matériau de construction que se rapportent les deux composés du terme qui figurent dans la *Bibliothèque*, ὕλοτομέω et ὕλοτομος. Contrairement au verbe δενδροτομέω, ils désignent un travail professionnel, celui des bûcherons qui abattent les arbres dans la forêt. Le métier est présenté comme très pénible dans le cas des bûcherons de Ligurie qui défrichent un territoire improductif ; il n'est pas stigmatisé en revanche dans l'évocation de l'abattage destiné aux chantiers navals de Denys et d'Antigone<sup>72</sup>.

Diodore donne donc au terme ὕλη une grande richesse sémantique. Il désigne majoritairement (24 cas) le bois ou les plantes « sauvages », c'est-à-dire non cultivés, sur pied, chablis ou branches tombées (9 emplois pour la forêt, 8 pour des plantes non cultivées, 7 pour du bois d'allumage). Mais son sens de « matériau » est presque aussi souvent exploité (18 cas) : parfois ambigu, il se réfère en général à du bois qui n'est pas destiné à la fabrication de mobilier (la seule occurrence, dans un fragment, n'est pas probante) mais à la construction d'édifices (2), de machines (2) et surtout à la construction navale (13), qui tient une grande place dans l'histoire méditerranéenne.

*Un bois plus ou moins mis en forme : ξύλον*

Le terme ξύλον, qui apparaît 22 fois dans la *Bibliothèque*, n'a pas cette polysémie : Diodore le réserve à des objets en bois mis en forme ou simplement adaptés à un usage humain. Aussi l'emploie-t-il plus volontiers sous sa forme adjectivale, ξύλινος (32 occurrences). Quand ὕλη et ξύλον sont utilisés en couple, il semble que l'un désigne un bois brut, l'autre un bois en usage ; mais la nuance est parfois difficile à saisir.

La plupart du temps, le terme caractérise un morceau de bois ramassé pour des usages divers. Le plus simple et le plus récurrent de ces usages est la combustion<sup>73</sup> : ὕλη et ξύλον sont utilisés à la même fréquence pour désigner du bois d'allumage. De même que les Rhodiens enflamment les machines de Démétrios avec de l'ὕλη ξηρά, les habitants de Rhégion attisent

67. XVII 89, 4 et 90, 1.

68. XIX 58, 2 ; 58, 5 par deux fois.

69. XX 46, 4.

70. XXII 7, 5.

71. Par ex. XVII 90, 1 : τῆς πρὸς ναυπηγίαν ὕλης ; XX 46, 4 : ὕλην δὲ τὴν ἱκανὴν ναυσὶν ἑκατόν ; XXII 7, 5 : τὴν δὲ παρεσκευασμένην ὕλην εἰς ναυπηγίαν. Voir aussi II 16, 6 ; XII 32, 2 ; XIV 42, 5 ; XVII 89, 4 ; XIX 58, 2 et 5.

72. V 39, 2 pour le premier (Ligurie) ; XIV 42, 4 (Syracuse) et XIX 58, 2 (Phénicie) pour le second.

73. Feux de ξύλα : II 12, 1 ; III 34, 5 ; XIII 59, 8 ; XIII 84, 2 ; XIV 11, 4 ; XIV 90, 6.

le feu allumé par Denys aux portes de leur ville avec des φρύγανα καὶ ξύλα<sup>74</sup>. Ὕλη et ξύλον ne sont pas les seuls bois de combustion : outre ce φρύγανον, du petit bois à brûler, Diodore évoque aussi les σχίδακες καὶ κληματίδες, les copeaux et les sarments avec lesquels on allume sur les autels le feu du sacrifice<sup>75</sup>.

Ces bois ramassés peuvent aussi être sommairement mis en forme ou en œuvre. Dans six cas, ils servent de bâtons, dont deux sont « durcis au feu » ; les Éthiopiens chassent ainsi les bêtes sauvages avec des pierres et des ξύλοις πεπυρακτωμένοις<sup>76</sup>. Chez les ancêtres des Grecs, c'est avec ces bâtons et non avec des pierres (οὐ διὰ λίθων, διὰ δὲ τῶν τυχόντων ξύλων) qu'étaient élevés les trophées, de sorte que les haines disparussent avec ce matériau éphémère<sup>77</sup>. Dans le domaine architectural, ces bois sont rarement employés pour la construction des maisons : seuls les Bretons ont de modestes demeures faites d'un assemblage de roseaux ou de ξύλα<sup>78</sup>.

Le terme semble toutefois adopter un sens différent dans le contexte de la construction navale, où il apparaît à quatre reprises et fait à ὕλη une modeste concurrence. Antigone fait ainsi venir du bois (ὕλη) du Liban, où « la montagne est couverte de bois (ξύλα) de cèdres et de cyprès admirables par leur beauté et leur taille »<sup>79</sup> : si ὕλη désigne le matériau apporté au chantier naval, l'emploi de ξύλα pour des arbres sur pied étonne : il est possible que Diodore ait simplement cherché à éviter une répétition. La parenté entre matériau et bois non mis en forme permet visiblement des recouvrements de sens : lorsque les Athéniens demandent à Antigone du bois pour leur chantier naval (ξύλα εἰς ναυπηγίαν), Antigone leur envoie assez de matériau (ὕλη) pour 100 navires<sup>80</sup>.

Intermédiaires entre le matériau et la composante architecturale, ces ξύλα n'ont pas de forme fixe<sup>81</sup>. Tout au plus leur taille est-elle parfois précisée lorsqu'elle est particulièrement importante : les ξύλα sur lesquels Démétrios fait clouer une palissade flottante mesurent quatre pieds<sup>82</sup> ; ceux que coulent les Romains à l'embouchure d'un port pour empêcher la circulation maritime sont simplement μέγιστα<sup>83</sup>.

---

74. XIV 90, 6.

75. XIII 84, 2 et 13, 6.

76. III 25, 2 ; voir aussi I 24, 3 ; V 18, 2 ; XIX 25, 6 ; XXXIV-XXXV, 2, 16 et 7, 2.

77. XIII 24, 6.

78. V 21, 5 : Τὰς οἰκίσεις εὐτελεῖς ἔχουσιν, ἐκ τῶν καλάμων ἢ ξύλων κατὰ τὸ πλεῖστον συγκειμέναις. Les Paropanisades, affligés d'un pays ἄξυλος, n'ont même pas ce recours et construisent d'étranges demeures de brique crue (XVII 82, 3).

79. XIX 58, 2 : κατεκόμιζε τὴν ὕλην ἐπὶ θάλασσαν ἐκ τοῦ Λιβάνου ; 3 : τὸ δ' ὄρος (...) πλήρες ἐστὶ ξύλων κεδρίνων καὶ κυπαρισσίνων θαυμαστῶν τό τε κάλλος καὶ μέγεθος.

80. XX 46, 4.

81. Seule exception, l'héliopole de Démétrios est en partie faite de τετράγωνα ξύλα.

82. XX 85, 2 : χάρακα πλωτὸν ἐπὶ τετραπέδων ξύλων καθηλωμένον (1, 20 m environ). Sur cet emploi, voir n. 118.

83. XXIV 1, 2.

L'adjectif ξύλινος, qui se rapporte à la matière d'un objet sans souci de sa forme, est d'un emploi plus large. Ses 32 occurrences se réfèrent à des objets nombreux et divers, coupes à boire chez les Gètes<sup>84</sup>, arcs et gourdins éthiopiens<sup>85</sup> et souvent statues : d'hommes, d'animaux ou de dieux en Égypte<sup>86</sup>, statues de Delphes<sup>87</sup>, Palladion<sup>88</sup>. Dans le domaine de l'architecture, l'adjectif peut être appliqué à des ponts, ξύλιναι γέφυραι<sup>89</sup>, mais qualifie majoritairement des ouvrages militaires. Ξύλινον τεῖχος désigne à huit reprises des remparts montés pour assurer une défense temporaire<sup>90</sup>. Dans des régions exotiques, certaines fortifications de bois sont pérennes, comme celles qui défendent la ville basse d'Aripharnès dans le Bosphore<sup>91</sup> ou les tours de bois à sept étages de la place forte des Mossynèques<sup>92</sup>. Ce n'est toutefois pas la norme méditerranéenne et les remparts de bois ne sont souvent que des fortifications de secours réalisées dans l'urgence : la garnison de Péluse, assiégée par les Thébains, construit ainsi de remarquables tours de bois pour remplacer la muraille effondrée<sup>93</sup> ; les Perses assiégés à Halicarnasse édifient de même une tour de cent coudées de haut<sup>94</sup>. De leur côté, les assiégeants emploient régulièrement des tours de siège en bois, ξύλινοι πύργοι : ainsi font les Carthaginois devant Sélinonte, Alexandre à Tyr, Polyperchon à Mégalopolis<sup>95</sup> – sans compter Démétrios, sur lequel nous reviendrons.

Les autres dérivés et composés de ξύλον sont des hapax dans la *Bibliothèque*. Diodore appelle ξυλήφιον un petit morceau de bois scié lors de la première expérience de Talôs ; ἄξυλος une région dépourvue de bois de construction ; ξυλοφανής la partie de l'hélépole de Démétrios où le bois est rendu apparent par la chute des plaques de métal qui le couvraient<sup>96</sup>.

---

84. XXI 12, 5.

85. III 8, 4.

86. I 48, 6 ; 85, 5 ; 97, 6, cette dernière statue réalisée par Dédale.

87. XXII 9, 4.

88. X 3, 1.

89. XIII 47, 5 ; XV 42, 2.

90. Murailles de bois autour du camp d'Hamilcar à Himère (XI 20, 3 ; 21, 5) ; de Mardonios à Platées (XI 30, 1 ; 31, 3 ; 32, 1 ; 32, 3) ; des navarques perses à Mycale (34, 3) ; des Athéniens à Chalcédoine (XIII 66, 2). La concentration des occurrences donne à penser que l'expression vient des sources de Diodore, à savoir surtout Hérodote qui l'emploie 11 fois (en particulier dans le célèbre oracle de la Pythie enjoignant aux Athéniens de se réfugier derrière la «muraille de bois» : VIII 51, 12). Thucydide quant à lui ne l'utilise qu'une fois (II 75, 4).. Dans le reste de la *Bibliothèque*, l'historien emploie volontiers dans un sens voisin χάραξ, la palissade (33 occurrences).

91. XX 23, 1 : ξυλίνοις ἐρύμασι ; 2 : τῶν ξυλίνων φρουριῶν.

92. XIV 30, 6 : ἐπτορόφους ξυλίλους πύργους.

93. XVI 49, 1 : πύργους ξυλίλους ἀξιολόγους.

94. XVII 26, 6 : ἑκατὸν γὰρ πηχῶν τὸ ὕψος πύργος ξύλινος (environ 44 m).

95. XIII 55, 7 ; XVII 45, 2 et 46, 2 ; XVIII 70, 4 et 7.

96. IV 76, 4 ; XVII 82, 3 ; XX 96, 7.

Sauf recouvrement éventuel, la frontière entre le bois brut, ὄλη, et le bois utilisé, ξύλον, est donc à peu près nette. Mais le deuxième terme est surtout utilisé sous sa forme adjectivale. En rassemblant les emplois de ξύλον et ξύλινος, on constate que le domaine d'utilisation où le bois prédomine chez Diodore est celui de la construction militaire, où il sert pour les navires, pour les défenses et pour les machines de siège.

### 3. – DES PIÈCES DE BOIS MISES EN FORME : δοκός ET σανίς

Les désignations du bois mis en forme sont beaucoup plus rares dans la *Bibliothèque*. Diodore utilise occasionnellement deux termes peu spécialisés, δοκός (7 occurrences) et σανίς (9).

#### *La poutre ou le madrier* : δοκός

Le registre dont relève la δοκός est clairement architectural, mais le terme n'est pas réservé au bois. Il désigne des pièces utilisées généralement dans les couvertures, c'est-à-dire des madriers ou des poutres : les maisons des habitants de Kédrosie ont des toits faits de δοκοί de 18 coudées taillées dans des côtes de baleine<sup>97</sup> ; des δοκοί de pierre (λίθιναι) couvrent la substructure des jardins de Sémiramis, surmontées d'une couche d'imperméabilisation<sup>98</sup> ; le pont que la reine construit à Ninive a un tablier fait « de δοκοί de cèdre et de cyprès, ainsi que de gigantesques stipes de palmiers »<sup>99</sup>.

Des usages singuliers de ces pièces sont faits dans deux ouvrages que nous présenterons plus bas. Dans l'hélepole de Démétrios Poliorcète, des δοκοί horizontales sont disposées parallèlement à l'intérieur de la base de la tour, espacées d'une coudée (45 cm) : elles servent d'appui aux hommes qui font avancer la machine<sup>100</sup>. En une seule occurrence, des δοκοί sont disposées verticalement : elles forment des pilotis qui supportent un quartier lacustre de la ville d'Aripharnès<sup>101</sup>.

Si le rôle ordinaire de couverture de ces δοκοί est clair, les deux emplois qui ne correspondent pas à cette fonction (barres d'appui et pilotis) font penser que le substantif note plutôt la forme longiligne de la pièce de bois que sa fonction architecturale. Le lexique de Diodore ne distingue pas les supports horizontaux des couvertures, ni les supports horizontaux des supports verticaux, ni la section circulaire d'une section tétragonale : l'historien ne voit apparemment dans la δοκός qu'une pièce de bois taillée allongée mise en œuvre dans une construction.

97. XVII 105, 5 : ἐκ τῶν τοῦ κήτους πλευρῶν, ἐξ ὧν ὀκτωκαίδεκαπήχεις δοκοὶ κατηρτίζοντο (près de 8 m).

98. II 10, 4-5.

99. II 8, 3 : κεδρίναις καὶ κυπαριττίναις δοκοῖς, ἔτι δὲ φοινίκων στελέχεσιν ὑπερμεγέθεσι.

100. XX 91, 2.

101. XX 23, 1.

Le seul cas où des δοκοί sont évoquées hors d'un contexte architectural est celui où Olympias, assiégée par Cassandre dans Pydna en proie à la famine, doit se résoudre à nourrir ses éléphants avec des poutres sciées<sup>102</sup>. Mais si l'usage est original (les éléphants ne survivent d'ailleurs pas à ce traitement), la provenance architecturale des poutres, extraites des maisons de la ville ou issues d'un chantier de construction, ne fait pas de doute.

Les deux dérivés de δοκός qui apparaissent dans la *Bibliothèque*, de façon tout à fait marginale, n'ont pas ce rapport avec l'architecture. Δοκίς est utilisé une fois pour une comète qui dessine dans le ciel une traînée dont la forme fait penser à une « poutrelle de feu »<sup>103</sup> et δόκιον est utilisé comme synonyme de πάτταλος pour des pieux ou piquets de bois auxquels on attache les chevaux<sup>104</sup>.

*La planche : σανίς*

Il y a dans la *Bibliothèque* un autre terme, à peu près aussi rare que le précédent, désignant une pièce de bois d'une forme déterminée : c'est la σανίς, la planche.

Dans 2 des 9 occurrences du terme, ces planches sont utilisées dans des constructions navales : elles constituent les bordages d'un navire ou servent à cuirasser une chaloupe. Les navires phéniciens sont faits de planches goujonnées, συγγεγομφομένας σανίδας ; et Démétrios cuirasse avec des planches les plus solides de ses chaloupes<sup>105</sup>.

Les 7 autres occurrences renvoient à des usages très variés. Deux γεφύραι ἐκ σανίδων sont des ponts volants jetés entre des bateaux ou entre les tours de siège et la muraille<sup>106</sup>. Ces planches servent aussi à former des pans inclinés de bois utilisés pour le nettoyage du minerai aurifère ; posées sur des tréteaux, elles forment des tables où mangent les Gètes ; et le terme désigne même la planche à découper d'un boucher<sup>107</sup>. Tous ces dispositifs ont en commun le fait d'être mobiles, contrairement aux planches clouées ou goujonnées des vaisseaux.

Diodore utilise donc le terme σανίς pour désigner une pièce de bois de faible épaisseur qui peut être employée dans divers contextes. Les deux termes relativement précis qu'emploie occasionnellement Diodore, δοκός et σανίς, renvoient à des formes génériques plutôt qu'à des usages ; δοκός est exclusivement architectural, mais n'est réservé ni au bois, ni à une fonction de couverture (même si elle est majoritaire) ; σανίς est employé dans la construction navale, mais aussi et surtout dans des contextes qui débordent de beaucoup le domaine architectural.

102. XIX 49, 2 : τοῖς δ' ἐλέφασιν τοῖς κατακλεισθεῖσιν διδόναι πρίοντας τὰς δοκούς, « sciant les poutres, ils les donnaient aux éléphants enfermés ».

103. XV 50, 2 : λαμπὰς μεγάλη καομένη, ἀπὸ τοῦ σχήματος ὀνομασθεῖσα πυρίνη δοκίς.

104. XVIII 42, 4.

105. XIV 72, 5 ; XX 85, 3 : τοὺς ἀδροτάτους τῶν λέμβων (...) καταφράξας σανίσι.

106. XIII 14, 2 ; XIV 52, 4.

107. Respectivement III 14, 1 ; XXI 12, 5 ; XII 24, 4.



Le seul terme technique précis que j'ai identifié dans la *Bibliothèque* pour caractériser un bois employé dans une fonction architecturale spécifique est *στήριγξ*, qui désigne les étais utilisés dans les mines. Polyperchon, assiégeant Mégalopolis, fait creuser une sape sous le rempart, puis met le feu aux *στήριγγας* pour que l'effondrement des galeries provoque celui des murs<sup>108</sup>.

#### 4. – LE TRAVAIL DU BOIS : ABATTAGE, DÉBITAGE ET ASSEMBLAGE

Le lexique de Diodore n'est guère plus technique quand il évoque le travail du bois, à savoir son débitage et son assemblage.

*La découpe* : *πρίω*

Pour le débitage, il emploie à plusieurs reprises des composés et dérivés du verbe *πρίω/πρίζω* : *πρίω* (5 occurrences), *διαπρίω* (1) ou *ἐμπρίω* (1) signifient scier ; *πρίων* (2) désigne la scie, *πρίστης* (1) le scieur.

Le passage de la *Bibliothèque* qui évoque le plus précisément – dans un épisode mythique – le monde du travail du bois et ses outils est celui qui rapporte l'invention de la scie par Talôs, le neveu de Dédale. Après avoir scié (*διαπρίσας* : scié en deux) un petit morceau de bois (*ξύληφιον*) avec la mâchoire d'un serpent, le jeune homme fabrique un instrument de fer imitant les dents tranchantes de l'animal, la scie (*πρίονα*), qui lui sert à scier (*πρίζων*) le matériau de bois utilisé dans les travaux, *τὴν ἐν τοῖς ἔργοις ξυλίνην ὕλην* ; par là, il mérite bien de la *τεκτονικὴν τέχνην*, l'art du charpentier ou du menuisier<sup>109</sup>. Le lexique de la scie rejoint ici celui du bois.

Le verbe scier, très générique, est utilisé pour le débitage plutôt que pour l'abattage des arbres. Lorsque les *Éléphantomaques* scient (*πρίζουσι*) les arbres au niveau du sol pour capturer les éléphants<sup>110</sup>, l'opération n'a pas pour objectif le défrichage ou la récupération du matériau : comme pour l'oreille de Néarque, il s'agit bien de séparer un même élément en deux morceaux (ou davantage lorsqu'Olympias réduit des poutres en sciure). Les bûcherons et les scieurs sont mis en regard dans un passage où Antigone, pour construire sa flotte en Phénicie, rassemble deux catégories d'artisans dont les tâches sont distinctes, les « coupeurs de bois » (*ύλοτόμοι*) et les scieurs (*πρίστες*) ; les uns coupent les arbres (*τέμνω*), les autres les débitent (*πρίζω*)<sup>111</sup>, tandis que les ingénieurs navals se chargent de l'assemblage, dont Diodore ne parle pas ici.

108. XVIII 70, 5.

109. Talôs mourra d'ailleurs mordu par l'animal même qui lui avait inspiré cette invention (IV 76, 6). L'analogie des dents de la scie avec la mâchoire est courante : Zénon, torturé par Néarque, demande au tyran de s'approcher pour entendre ses aveux, happe l'oreille de son ennemi et la scie (*ἐνέπρισε*) avec ses dents (X 18, 5).

110. III 27, 3 et 4, cf. n. 15.

111. XIX 58, 2 : *Ἀθροίσας ὕλοτόμους καὶ πρίστας, ἔτι δὲ ναυπηγοὺς κατακόμιζε τὴν ὕλην ἐπὶ θάλασσαν ἐκ τοῦ Λιβάνου, τεμνόντων μὲν αὐτὴν καὶ πρίζοντων ἀνδρῶν ὀκτακισχιλίων, κατακομιζόντων δὲ ζευγῶν χιλίων.* « Ayant rassemblé des bûcherons et des scieurs, ainsi que des ingénieurs navals, il fit transporter le bois par mer depuis le Liban, huit mille hommes le coupant et le sciant, mille attelages le transportant. »

Pour le travail du bois, les seuls termes récurrents ont trait à la coupe : ce sont les familles de *πρίω/πρίζω* et *ύλοτομέω* (*δενδροτομέω* relevant de la destruction et non du travail). Dans deux occurrences citées plus haut, Diodore évoque aussi le procédé qui consiste à durcir le bois au feu, *πυρακτόω*.

### *L'assemblage*

Quelques autres termes apparaissent occasionnellement pour évoquer l'assemblage.

On trouve ainsi *συγγομόω*, goujonner, pour les planches qui constituent les bordages des vaisseaux phéniciens<sup>112</sup> ; *συμπήγνυμι*, assembler, utilisé dans quatre passages différents du livre XX pour des machines de guerre<sup>113</sup> (mais aussi, dans un autre livre, pour un minerai où des paillettes d'argent sont assemblées<sup>114</sup>) ; *καθηλόω*, clouer, utilisé trois fois dans le livre XX encore pour des plaques de fer clouées sur l'hélepole de Démétrios, pour une palissade clouée sur un radeau fait de *τετραπέδων ξύλων* et pour des prisonniers cloués sur des machines de guerre<sup>115</sup>. Le fait que la majeure partie de ces termes se trouvent dans le livre XX fait penser qu'ils ont pu être empruntés à un mécanicien, Diodore ayant visiblement éprouvé un intérêt particulier pour les inventions mécaniques de Démétrios.

### 5. – RÉCAPITULATION

Même si les catégories ne sont pas strictes, on constate que se dégagent des ensembles.

*Δένδρον* désigne un arbre sur pied. Ces arbres, cultivés, sont ceux que Diodore évoque le plus volontiers ; ils apparaissent généralement dans un contexte alimentaire, parfois aussi dans un contexte d'agrément, essentiellement dans les passages orientaux de la *Bibliothèque*. Toutefois le terme sert aussi à individualiser les arbres, non cultivés et sans fruits, qui composent une forêt (*ύλη*).

*ύλη* est à la frontière entre le bois vivant et la matière première. Le terme peut désigner la forêt en tant qu'ensemble d'arbres non cultivés ; dans ce sens, il semble partager avec son synonyme *δρυμοί* des connotations de densité et de sauvagerie, mais non la marginalité géographique et la limitation aux livres mythiques qui caractérisent ce dernier. Il peut aussi désigner plus largement toute plante sauvage. Dans une acception différente, il est employé pour un matériau de construction qui semble en général être le bois, en particulier dans le contexte de la construction navale et militaire. Il couvre donc un large champ lexical centré sur la notion de bois non travaillé, sur pied ou coupé.

La nuance entre l'*ύλη* et le *ξύλον* est délicate à saisir. Comme *ύλη*, *ξύλον* peut renvoyer à une réalité très modeste, bois ramassé pour le feu ou branchage à peine mis en forme, avec cette différence toutefois qu'il ne désigne pas le bois sur pied (à une exception près). Son emploi en architecture navale ne concurrence que rarement celui de *ύλη*, sans que la différence soit nette.

112. XIV 72, 5.

113. XX 16, 2 ; 48, 2 ; 54, 2 ; 91, 2.

114. V 36, 2.

115. XX 91, 5 ; XX 85, 2 ; XX 54, 7.

Dans les deux cas où la forme ou la dimension de ces morceaux de bois sont indiquées, il semble que cette précision soit justifiée par une taille ou une mise en forme exceptionnelles pour des ξύλα. Sous sa forme adjectivale (ξύλινος), le mot rejoint en revanche le nom ὕλη dans son sens de matériau et dans son emploi massivement militaire et naval.

Les termes caractérisant spécifiquement un bois mis en forme ne sont employés que rarement. Δοκός désigne une pièce longiligne, en bois ou dans un autre matériau, employée en architecture en position horizontale (l'emploi vertical est une exception). Sa fonction est variable et sa forme n'est jamais précisée. Quant à la σανίς, elle est utilisée aussi bien dans la vie quotidienne des artisans qu'en contexte militaire.

Le travail du bois, comme il est naturel dans un texte non technique, n'est guère évoqué, à part son durcissement au feu et quelques modalités d'assemblage. La seule étape qui retienne l'attention de Diodore est celle de la coupe, parce qu'il s'agit d'un enjeu majeur dans l'approvisionnement des armées<sup>116</sup>.

## II. – LA MISE EN ŒUVRE DU VOCABULAIRE

Deux passages de la *Bibliothèque* évoquent de façon assez détaillée des édifices de bois ; mettant en connexion les termes dont nous avons cherché ci-dessus à cerner la signification, ils méritent d'être considérés ici dans leur ensemble. Il s'agit de la description de la capitale d'Aripharnès et de celle de la gigantesque hélépole de bois construite devant Rhodes par Démétrios Poliorcète.

### 1. – LA CAPITALE D'ARIPHARNÈS (XX 23)

Aripharnès est le roi des Siraques, une population probablement sarmate installée en Chersonèse Taurique. Dans un épisode rapportant une lutte de succession dans le Bosphore Cimmérien, Diodore décrit l'assaut mené par le roi du Bosphore Satyros contre un établissement qui semble être la capitale (τὰ βασίλεια) d'Aripharnès<sup>117</sup>. Il doit pour l'atteindre traverser un quartier lacustre défendu par des murailles de bois, puis un fleuve, puis une forêt dense qu'il lui faut défricher pour arriver sous la muraille de la ville. La concentration du vocabulaire du bois est forte : entre fortifications de bois, quartier lacustre, forêt et travaux d'abattage, la région lointaine et exotique qu'est le Bosphore Cimmérien présente un paysage où le bois est omniprésent à la fois à l'état naturel et travaillé dans l'architecture. Les passages suivants sont des extraits de cette description.

---

116. Les questions d'intendance (approvisionnement, gestion du matériel, transport) intéressent particulièrement Diodore, comme l'a très justement noté K. W. PRITCHETT qui lui prête le point de vue d'un « S4 officer » (*The Greek State at War I*, Berkeley 1971, p. 62 n. 61).

117. Voir C. DURVYE, *Diodore de Sicile. Livre XX*, CUF, Paris 2018, p. 188 n. 173.

1. La ville « était entourée de hauts escarpements, ainsi que d'une grande forêt (ὕλης πλήθει) et avait en tout et pour tout deux accès ménagés de main d'homme (εἰσβολὰς δύο χειροποιήτους), dont l'un était dans la capitale même (...), alors que l'autre se trouvait du côté opposé, dans des marécages, défendu par des protections de bois (φρουρουμένη ξυλίνοις ἐρύμασι) ; il était soutenu par des pilotis (διεστύλωτο δὲ δοκοῖς) et maintenait les habitations au-dessus des eaux (ὑπεράνω δὲ τῶν ὑδάτων εἶχε τὰς οἰκήσεις). »

Trois catégories de bois sont ici représentées : ὕλη, la forêt, la végétation sauvage, impénétrable à moins d'un aménagement humain ; ξύλον (sous sa forme adjectivale) désignant une protection de bois dont la forme est incertaine ; et des δοκοί, des pièces de bois mises en forme, pour lesquelles la fonction de στῦλος implique une disposition verticale. Ces supports verticaux soutiennent l'εἰσβολή, le passage (apparemment une passerelle ou une plate-forme) qui lui-même supporte des habitations : il s'agit d'un faubourg lacustre sur pilotis défendu par des palissades ou des fortins (ξυλίνοις ἐρύμασι est repris dans la phrase suivante par τῶν ξυλίων φρουρίων). Il y a gradation entre la protection naturelle, ὕλη, la protection par assemblage de ξύλα et une véritable composition architecturale à trois niveaux (pilotis, plancher de l'εἰσβολή, habitations sur ce plancher).

2. (...) Satyros « se rendit maître des défenses de bois (τῶν ξυλίων φρουρίων). 3. Après les avoir mises en pièces (ταῦτα διαρπάσας) et avoir franchi le fleuve, il commença à abattre la forêt (κόπτειν τὴν ὕλην) à travers laquelle il fallait passer pour atteindre la capitale (...). 4. (Les archers d'Aripharnès) blessaient aisément les soldats qui abattaient la forêt (τοὺς τὴν ὕλην κόπτοντας), qui ne pouvaient ni voir venir les traits ni répondre aux tireurs à cause de la densité des arbres (διὰ τὴν πυκνότητα τῶν δένδρων). 5. Les troupes de Satyros, en trois jours, rasèrent la forêt (ἔτεμνον τὴν ὕλην), s'ouvrant un passage au prix d'efforts pénibles (ὁδοποιούμενοι καὶ διακατεροῦντες ἐπιπόνως). »

L'obstacle assemblé, les ξυλίνα φρούρια, est apparemment facile à démonter. En revanche, l'obstacle naturel résiste : le défrichage est long, pénible et dangereux. L'expression κόπτειν τὴν ὕλην est reprise d'abord par τοὺς τὴν ὕλην κόπτοντας, puis, assurément par souci de variation lexicale plutôt que par une nuance de sens entre κόπτω et τέμνω, par ἔτεμνον τὴν ὕλην ; la densité des δένδρα reprend le ὕλης πλήθος de la phrase précédente.

Cet épisode des grandes forêts nordiques joint des descriptions d'architecture lacustre et militaire à une scène de défrichage ; le lecteur est frappé par la récurrence du vocabulaire et par la simplicité des termes employés, qui illustrent la pauvreté et la polyvalence du lexique que Diodore utilise pour le bois. Cet établissement sarmate est à la limite de la civilisation, malgré son titre de βασιλεία ; la nature y dresse partout à la progression humaine des obstacles parmi lesquels la forêt figure au même titre que les escarpements et les marécages. De cette forêt, les habitants du lieu tirent la matière d'une architecture exotique qui semble pauvre : les constructions établies sur un « passage » au-dessus des marais, ainsi que les fortifications de bois si aisément démantelées par Satyros, paraissent moins résistantes que l'architecture de pierre à laquelle Diodore est accoutumé.

## 2. – L'HÉLÉPOLE DE DÉMÉTRIOS (XX 91)

La description de l'hélépole construite par Démétrios Poliorcète devant Rhodes est d'une tonalité très différente. Probablement inspirée d'un traité de mécanicien ou d'une source rhodienne, elle est d'une précision technique exceptionnelle chez Diodore. L'hélépole avait beaucoup frappé l'imagination de ses contemporains et Diodore a pu combiner plusieurs sources à son propos ; le goût très vif de l'historien pour l'ingénierie militaire explique l'attention qu'il accorde à cette « preneuse de ville » dont le bois est la composante architecturale essentielle.

2 (...) « Ayant préparé une quantité de matériaux de toute sorte (ὕλης παντοίας πλῆθος), il fit construire la machine appelée « hélépole », qui dépassait de beaucoup en taille celles qui l'avaient précédée. La base étant carrée (ἐσχαρίου ὄντος τετραγώνου), il donna à chaque côté (πλευράν) près de cinquante coudées (≈ 22 m), chacun étant composé d'un assemblage (συμπεπηγυῖαν) de pièces de bois de section quadrangulaire (τετραγώνων ξύλων) liées avec du fer (σιδήρω δεδεμένων) ; il divisa l'espace intérieur au moyen de poutres (τὴν δ' ἀνὰ μέσον χώραν διέλαβε δοκοῖς) distantes entre elles d'à peu près une coudée (≈ 45 cm), pour laisser place à ceux qui pousseraient la machine en avant. 3 La masse tout entière était montée sur roues (τὸ δὲ πᾶν βάρος ἦν ὑπότροχον), soutenue par huit grandes roues pleines (στερεοῖς καὶ μεγάλοις ὀκτὼ τροχοῖς ὑπειλημμένον) : l'épaisseur des disques (τὰ πάχη τῶν ἀψίδων) était de deux coudées (≈ 90 cm) et ils étaient couverts de fortes lames de fer (σεσιδηρωμένα λεπίσιν ἰσχυραῖς) ; pour le déplacement de flanc, il avait élaboré des inverseurs (ἀντίστρεπτα) grâce auxquels la machine tout entière exécutait facilement toutes sortes de mouvements. 4 Depuis les angles (ἐκ τῶν γωνιῶν) partaient des <mâts (κίονες)> de longueur égale (ἴσοι τῷ μήκει), mesurant un peu moins de cent coudées (≈ 45 m), inclinés les uns vers les autres (συννευκότες) de telle manière que, l'ensemble de la construction comportant neuf étages (τοῦ παντὸς κατασκευάσματος ὄντος ἐννεαστέγου), le premier étage (στέγην) avait une surface de quarante-trois acènes (≈ 390 m<sup>2</sup>) alors que l'étage le plus élevé en faisait neuf (≈ 80 m<sup>2</sup>). 5 Il fit recouvrir (συνεκάλυψε) les trois côtés de la machine, à l'extérieur, de lames de fer clouées (λεπίσι σιδηραῖς καθηλωμέναις), afin que les traits incendiaires ne lui causassent aucun dommage. Les étages avaient du côté face (κατὰ πρόσωπον) des ouvertures (θυρίδας) adaptées par leur taille et leur forme aux caractéristiques des projectiles à lancer. 6 Ces ouvertures étaient munies de volets (καλύμματα) que l'on soulevait grâce à une machine (...). 7 Chacun des étages présentait deux larges escaliers (κλίμακας).

La description adopte la démarche de la construction (Fig. 1). Elle commence par évoquer la fourniture des matériaux : ὕλη désigne ici à la fois le fer et le bois. Elle se poursuit par l'assemblage au fer de ξύλα τετράγωνα pour constituer le cadre du premier niveau : cet emploi de ξύλον est exceptionnel dans la *Bibliothèque* puisqu'il s'agit ici de pièces de bois dont la section quadrangulaire implique qu'elles ont été travaillées et mises en forme<sup>118</sup>. Vient ensuite

---

118. Le rapprochement de cet emploi avec le passage où Démétrios fait clouer une palissade sur un support flottant composé de τετραπέδων ξύλων (XX 85, 2) incite à se demander si la source utilisée par l'historien pour la description des machines du Poliorcète n'employait pas ξύλον dans un sens plus architectural que Diodore ne le fait ordinairement.

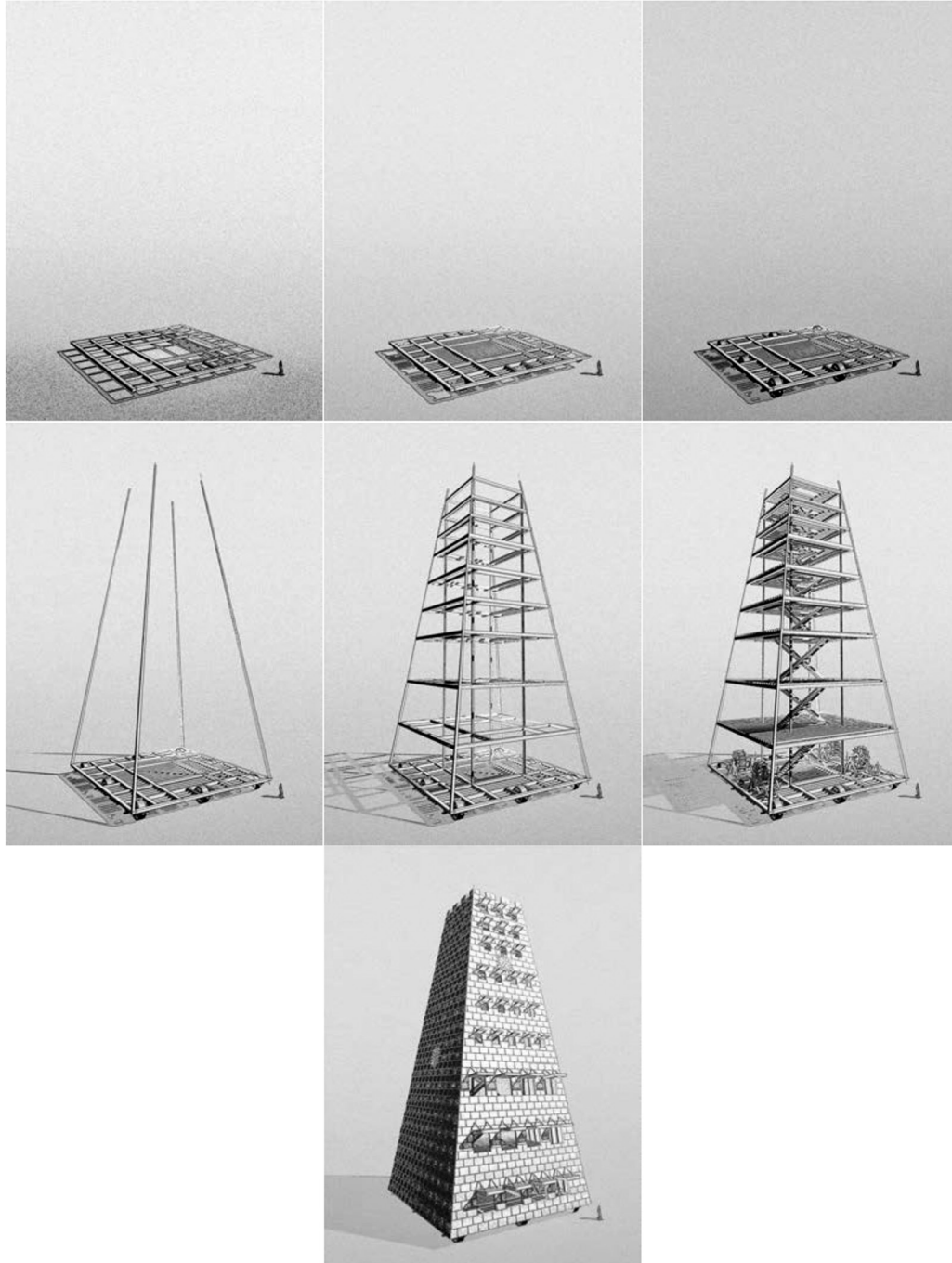


Figure 1: proposition de restitution de l'héliopole de Démétrios. J.-J. Malmay, 2023.

la construction à l'intérieur du cadre ainsi formé d'une grille de δοκοί dans les intervalles de laquelle prendront place des soldats choisis parmi les plus solides pour pousser la machine. Le bois n'est plus mentionné par la suite pour les grandes roues cerclées de fer, pour les mâts (restitués), les planchers des étages, leurs parois dont le placage de fer devait être fixé sur des planches de bois, les escaliers ou les volets des ouvertures. Abondant en précisions de longueur, épaisseur, angle et surface, la description ne s'intéresse guère au matériau principal et à sa mise en œuvre : le fer, moins présent dans l'ouvrage mais plus coûteux et plus visible, est cité trois fois (pour l'assemblage des ξύλα, le cerclage des roues et le placage des parois, sans compter les clous), c'est-à-dire autant que le bois qui compose l'âme de la machine. Le vocabulaire technique n'est pas lié au matériau, mais plutôt à l'assemblage (συνπύγνυμι, assembler ; σιδήρω δέω, lier avec du fer ; καθιλόω, clouer ; σιδηρώω, plaquer avec du fer ; συγκαλύπτω, recouvrir). Alors même que la description fourmille de détails, le vocabulaire reste très simple et les lecteurs de Diodore pouvaient s'engager dans cette description minutieuse sans craindre d'être perdus par un lexique trop spécialisé ; au centre de cette composition, le bois est traité comme un matériau banal qui ne mérite pas de dénominations spécifiques.

### CONCLUSION

Le bois, évoqué dans ses divers états – depuis la forêt jusqu'à la coupe à boire – occupe certes dans la *Bibliothèque* une place assez modeste, mais apparaît sous des formes et dans des fonctions très variées. Trois degrés sont perceptibles dans l'image que Diodore en donne, qui reflètent des niveaux croissants de civilisation – et qui correspondent en grande partie à la division de la *Bibliothèque* entre livres mythiques et livres historiques. Dans son premier état, le bois est présent sous forme de forêt ; les indigènes primitifs vivent dans ces grandes forêts préhistoriques, y trouvent refuge dans les arbres contre les bêtes sauvages ou y organisent des chasses. Dans son deuxième état, l'arbre cultivé se fait nourricier et participe à la prospérité des groupes humains. De la fonction nourricière, il passe à une fonction de plaisir : il est un élément majeur dans la construction d'un imaginaire oriental riche en parfums et en jardins ornementaux. Dans son troisième état enfin, le bois, pleinement intégré à la civilisation, est utilisé à des fins architecturales : ses différentes espèces sont exploitées selon leurs qualités et les ingénieurs les emploient essentiellement dans le domaine militaire, pour construire des navires et des machines de guerre. L'architecture monumentale n'est pas en bois et l'architecture domestique est trop banale pour mériter d'être décrite.

Les apparitions du bois dans la *Bibliothèque* correspondent aux centres d'intérêt de Diodore ; c'est à sa curiosité ethnographique d'une part, à son attention pour l'intendance de la guerre d'autre part, que nous devons la plupart des mentions de bois qui y figurent. La faible spécialisation de son vocabulaire et la simplicité de son mode d'expression résultent probablement à la fois d'une absence de connaissances techniques, d'un manque d'intérêt pour ce matériau banal et d'une volonté d'être compris par un large lectorat : c'est une œuvre destinée au grand public, et on peut supposer qu'elle reflète fidèlement les quelques mots du vocabulaire élémentaire du bois que maîtrisait tout un chacun en Méditerranée au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.

## SOMMAIRE

Alain BRESSON, <i>Hommage à O. Picard</i> .....	307
---	-----

## DOSSIER :

LES MOTS GRECS DU BOIS AUX II<sup>E</sup> ET I<sup>ER</sup> SIÈCLES AV. J.-C.

Cécile DURVYE, Stéphane LAMOUILLE, Valérie SCHRAM, <i>Les mots grecs du bois aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. : Polybe, Diodore de Sicile, Strabon, Denys d'Halicarnasse</i> .....	309
--	-----

Marie-Rose GUELFUCCI, Daniel BATTISTI, <i>Le bois dans l'œuvre de Polybe : éléments d'un corpus et propos préliminaires</i> .....	313
---	-----

Cécile DURVYE, <i>Le bois dans la Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile : vocabulaire et mise en œuvre</i> .....	335
---	-----

Benoît LAUDENBACH, Δρυμός, ὕλη, ἄλσος, ξύλον : <i>dans les bois de Strabon</i> .....	357
--	-----

Stavroula KEFALLONITIS, <i>Mots du bois chez Denys d'Halicarnasse : de la matière périssable au produit mémorable</i> .....	379
---	-----

## ARTICLES :

Guy LACHENAUD, <i>Le lexique du changement et l'émergence d'un discours politique dans les Enquêtes d'Hérodote</i> .....	399
--	-----

Alexandra KOVACS, <i>S'approvisionner en produits carnés à l'époque impériale : l'exemple des marchés à Éphèse</i> .....	419
--	-----

Pedro TRAPERO FERNÁNDEZ, <i>La producción de vino en la provincia Bética. Estado de la cuestión en el bajo Guadalquivir</i> .....	437
---	-----

## CHRONIQUE :

Nicolas MATHIEU <i>et al.</i> , <i>Chronique gallo-romaine</i> .....	455
--	-----

## LECTURES CRITIQUES

Antoine CHABOD, Paul COURNARIE, <i>Démocratie antique : germe ou impasse</i> .....	459
--	-----

Anne QUEYREL BOTTINEAU, <i>La trahison et son approche inévitablement biaisée : études de cas dans les sociétés anciennes</i> .....	479
---	-----

Comptes rendus.....	497
---------------------	-----

Notes de lectures.....	635
------------------------	-----

Liste des ouvrages reçus .....	637
--------------------------------	-----

Table alphabétique par noms d'auteurs.....	641
--	-----

Table des auteurs d'ouvrages recensés.....	645
--	-----